

Le dehors et le dedans

La logique de domination sociale dans l'éducation

TOUTES LES PRATIQUES SOCIALES sont à double détente. En faisant ce qu'on fait sciemment on fait sans le vouloir expressément quelque chose de plus, quelque chose d'autre qui sert la reproduction du système. On croit, quand on est enseignant, faire le noble métier d'éveilleur d'esprit, pour le bien de tous. Et c'est vrai à certains égards. Mais dans le contexte où cette noble activité prend place, elle devient en même temps et inséparablement un des meilleurs moyens pour assurer d'une génération à l'autre la passation des pouvoirs au bénéfice de ceux qui n'ont besoin de l'école que pour légitimer leur domination et au détriment de ceux qui auraient le plus besoin de l'école pour les aider à briser leurs chaînes.

L'exemple de l'institution scolaire-universitaire est particulièrement éclairant pour comprendre comment le système peut « récupérer » des pratiques sociales qui, dans le principe, devaient obéir à une autre logique, se proposer d'autres finalités que celle de la reproduction (voire l'aggravation) des inégalités. Les enseignants sont dans leur immense majorité des démocrates convaincus, et si d'aventure un gouvernement bourgeois quel qu'il soit leur ordonnait officiellement de s'arranger pour que l'échec scolaire frappe massivement, tout au long du cursus, les enfants des classes populaires – de sorte qu'au niveau des formations et des filières supérieures les plus prestigieuses on ne trouve qu'un pourcentage infime de ces enfants, véritables miraculés de la sélection par l'échec –, les enseignants crieraient au scandale, au crime contre l'esprit et s'insurgeraient contre de telles instructions. Et pourtant c'est exactement ce qui se passe dans la réalité. Les conclusions de toutes les enquêtes, décennie après décennie, ne laissent planer aucun doute là-dessus. Bien entendu, aucun gouvernement bourgeois, si réactionnaire fût-il, ne commettrait l'erreur, politiquement mortelle, de proposer crûment une politique de ségrégation scolaire, *explicitement* destinée à empêcher les classes populaires de bénéficier largement de la promotion sociale par la réussite scolaire, qui est toujours, dans le principe, un des objectifs officiels de l'école républicaine et démocratique – objectif d'ailleurs atteint, dans les proportions bien connues du pâté de cheval et d'alouette.

Aucun ministre n'a besoin de tenir pareil langage. Il doit au contraire encourager les enseignants à faire consciencieusement leur travail, à intéresser leurs élèves à la compétition scolaire, tous leurs élèves, sans distinction d'aucune sorte, afin d'en dégager, en toute loyauté et en tout dévouement, les élites dont la nation a besoin. Et c'est bien là ce que la plupart des enseignants croient faire, chacun dans sa petite sphère. Il se trouve que, comme on peut le vérifier partout, au bout du compte, à l'intérieur même du système scolaire, des établissements, des salles de cours et finalement des individus, une sorte de main invisible dispose les choses de façon que le travail admirable des éveilleurs d'esprit profite bien davantage à ceux dont l'esprit est déjà éveillé par la transmission d'un substantiel héritage culturel extrascolaire (allant de pair avec des conditions socio-économiques pour le moins confortables) qu'à ceux dont l'esprit, pour ce qui est de l'acquisition de la culture légitime, attend tout ou presque de l'école. De telle sorte que la logique de la compétition scolaire, complètement biaisée par l'introduction subreptice, invisible et constamment déniée, de facteurs socioculturels et socio-économiques extérieurs, aboutit bien à la sélection d'une élite, mais d'une élite issue massivement des milieux favorisés qui tiennent déjà les rênes de tous les pouvoirs.

Pour ceux qui pourraient être troublés de constater que l'esprit, qui est censé souffler où il veut, souffle avec une inlassable constance dans la grand-voile des dominants, la pieuse et inusable mythologie républicaine selon laquelle l'école accueille et traite impartialement tous les enfants ne laisse subsister qu'une seule explication logique : les bons élèves que l'école récompense sont *les plus intelligents*. En toute rigueur statistique, il faudrait conclure également que les bons élèves sont le plus

souvent blancs, et en retournant le théorème en sa réciproque, à l'instar de certains psychologues américains, que les Blancs étant intelligents, les gens de couleur le sont moins.

Il est plus que douteux qu'il y ait chez nous une majorité d'enseignants pour partager ce point de vue raciste, du moins sur le plan *théorique* et de façon argumentée. Dans la pratique pourtant, force est de reconnaître qu'ils ne cessent de porter des jugements d'essence sur l'intelligence des élèves et des étudiants considérés en eux-mêmes, et que la vieille idéologie naturaliste des dons intellectuels innés et de « la belle intelligence native » est toujours très vivace dans l'enseignement. Peut-être parce que la corporation, massivement constituée d'anciens bons élèves, continue à partager la prévention typique des milieux intellectuels contre toute explication, perçue comme « réductrice », des performances intellectuelles, faisant intervenir des variables sociologiques extérieures ; et que, sans jamais thématiser explicitement ce préjugé gratifiant, la plupart des enseignants préfèrent se considérer eux-mêmes comme des élus, porteurs naturels d'une essence aristocratique, plutôt que comme des privilégiés placés par leur naissance du bon côté de la balance. En vertu d'un tel préjugé, ils préfèrent et valorisent spontanément les étudiants capables d'un rapport non scolaire à la culture (« aisance », « brio », « brillant ») plutôt que les étudiants ayant un rapport purement scolaire (et par là besogneux, laborieux) à celle-ci, ce qui, à la réflexion, on en conviendra, constitue un véritable paradoxe.

Ces considérations trop courtes sur l'activité scolaire-universitaire ne visent qu'à rappeler, même très sommairement, sur la base d'un exemple particulier, par quelles *médiations* complexes, subtiles et le plus souvent inaperçues des intéressés, la logique de la domination sociale peut s'introduire et opérer dans des pratiques *a priori* indépendantes et insoupçonnables. Cette analyse qui vaut pour l'enseignement vaut, *mutatis mutandis*, pour tous les champs sociaux où les intérêts de classe sont souvent beaucoup moins euphémisés et transfigurés que dans les pratiques scolaires et universitaires.

On méconnaît ou l'on sous-estime trop souvent la capacité du système à s'assurer l'adhésion de ses membres par le biais de l'intérêt qu'ils portent à leurs investissements dans divers jeux sociaux, économiques, culturels et autres. Si bien que, pour se soutenir et se maintenir, le système, capitaliste en l'occurrence, n'a pas besoin de recourir en permanence à la contrainte. Au contraire, sa devise est *laisser faire, laisser aller* parce que le meilleur moyen d'obtenir l'adhésion du plus grand nombre, c'est de laisser chacun faire ce qui lui plaît, à la seule condition, toujours sous-entendue, de ne rien entreprendre contre ce qui fait le cœur même du système – la soumission au capital économique, la privatisation des profits, etc. Les dominants de la société capitaliste n'ont pas grand-chose à redouter des dominés laissés « libres » d'agir à leur guise, vu que la liberté de ces derniers, n'étant dans son principe que le produit de l'intériorisation d'une logique objective, leur sert essentiellement à faire ce que leur trajectoire et leur position dans le système les autorisent à revendiquer, c'est-à-dire finalement ce que l'ordre social établi attend d'eux, comme les distributions des pratiques et des consommations dans tous les domaines permettent de le vérifier statistiquement. Chacun tire dans son brancard et tous vont dans le même sens.

On comprend dès lors en quoi consiste l'erreur de jugement d'un grand nombre de ceux qui veulent combattre l'état de choses existant.

Ils tirent argument de leur opposition *politique* (« Je milite au PS », « Je vote communiste », etc.) pour dire qu'ils rejettent le système. Mais celui-ci non seulement peut très bien s'accommoder d'une forte dose de contestation interne, mais peut encore tirer parti de cette contestation dans la mesure même où il l'organise et où elle ne risque pas de compromettre l'essentiel.

Or l'essentiel, pour le « bon » fonctionnement du système, ce n'est pas seulement que le pouvoir économique et politique reste aux mains des puissances privées qui en ont spolié le peuple prétendument souverain, c'est aussi que ce peuple dans son ensemble accepte de se comporter en docile *Homo oeconomicus capitalisticus*, c'est-à-dire plus concrètement de troquer sa souveraineté contre les avantages (péniblement obtenus au demeurant et toujours menacés) d'un niveau et d'un style de vie dont le modèle, désormais calqué sur celui de la *middle class* américaine, semble être devenu le point d'aboutissement ultime et indépassable de la civilisation occidentale.

L'essentiel, pour le système, c'est que dès la petite enfance les germes psychologiques et moraux de ce type de personnalité soient inculqués et développés dans chaque individu, le conduisant à trouver agréable et désirable de vivre de cette façon-là dans ce système-là, conformément à des valeurs de jouissance individuelle immédiate et inconditionnelle qui entrent en contradiction avec les idéaux de respect de la dignité humaine en soi-même et en autrui, idéaux qui continuent par ailleurs à être pieusement, abstraitement et rituellement affirmés par la morale philosophique et religieuse dominante.

L'essentiel pour le système, c'est que l'immense majorité de sa population, étroitement conditionnée, communique spontanément dans une culture où le marketing des désirs solvables a progressivement substitué le devoir de se faire plaisir au plaisir de faire son devoir. Pour dire les choses en quelques mots, le système capitaliste ne fonctionne pas seulement par l'exploitation, la spoliation et l'oppression du plus grand nombre mais aussi par l'adhésion de la plupart au système qui les exploite, les spolie et les opprime, c'est-à-dire qu'il fonctionne à *l'aliénation psychologique et morale*, entretenue par de fallacieuses espérances de succès individuel et d'accomplissement personnel.

Il n'y a pas, semble-t-il, de combat anticapitaliste qui puisse faire l'économie d'une réflexion critique approfondie sur cet aspect des choses, sur la dimension morale de la lutte à mener. Une lutte qui ne doit pas se livrer seulement aux niveaux politique et économique. Cette lutte nécessaire qui, par nature, se déroule dans l'espace public, sur le forum, doit s'accompagner d'une autre, tout aussi nécessaire et peut-être plus difficile encore, dont le théâtre est notre for intérieur et dont l'enjeu est la réappropriation de notre propre subjectivité. Ce travail de réappropriation de soi-même, on peut l'appeler une *socio-analyse*, en ce sens qu'il a pour objet la mise au jour et la maîtrise de l'*inconscient social* que notre socialisation a incorporé en nous depuis le début de notre existence et qui conditionne notre adhésion spontanée à l'ordre établi.

Une telle démarche n'a rien à voir avec un idéalisme moralisant. Elle relève d'une vision sociologique des rapports entre individu et collectivité, entre le social objectivé et le social incorporé. Si l'on prend cette vision au sérieux, si *le monde social est à la fois dehors et dedans*, si le moi est social et si le social se fait moi, alors il faut en tirer les conséquences et admettre qu'on ne peut pas changer la société sans se changer aussi soi-même. Et l'erreur serait d'attendre d'avoir fait l'un pour entreprendre de faire l'autre. Les deux combats ne peuvent être dissociés l'un de l'autre, sous peine de tomber dans la ruineuse inconséquence où nous nous trouvons aujourd'hui : gauche et droite confondues dans la même erreur objectiviste et dans la même impuissance à changer réellement un cours des choses dont la logique n'est pas seulement inscrite objectivement dans le monde qui nous environne, mais aussi dans les plis et les replis les plus intimes de notre subjectivité personnelle. Celle-ci a été pétrie et façonnée par un environnement social dominé par les structures du système capitaliste, et l'intériorisation de la logique de ces structures a installé en chacun(e) d'entre nous une sorte d'automate, une marionnette d'autant plus asservie qu'elle se croit plus libre et qui se croit d'autant plus libre qu'elle ignore davantage par quelles ficelles elle est mue.

ALAIN ACCARDO

Extrait du *Petit-bourgeois gentilhomme*.

La moyennisation de la société

© Labor - Espace de liberté - Centre d'action laïque, Bruxelles

Publié in revue *AGONE*, 2003, 29/30 : pp 217-222.

Le numéro complet (292 p.) « L'éducation et ses contraires » de cette revue est téléchargeable à :

http://atheles.org/lyber_pdf/lyber_403.pdf